

BELVEDERE

N.41 (7^{ème} année mail) (2400 envois en Europe) Janvier-Février 2016

Messina – Santa Croce sull'Arno – Milano – Lyon

Journal poétique et humoristique en langue française italienne et sicilienne de l'écrivain Andrea Genovese, envoyé par l'intermédiaire de *La Déesse Astarté* (Association Loi 1901 av. J.C.). Belvédère est un objet littéraire. Le scribe est l'auteur de tous les textes publiés. Pour l'envoi de livres catalogues et revues demander l'adresse postale. Pour ne plus le recevoir, il suffit d'envoyer un mail.

a.genovese@wanadoo.fr

Diario poetico e umorale in lingua francese italiana e siciliana dello scrittore Andrea Genovese, inviato a cura di *La Dea Astarte* (Associazione Legge OttoPerMille av. J.C.). Belvedere è un oggetto letterario. Lo scriba è il solo autore dei testi pubblicati. Per l'invio di libri cataloghi e riviste domandare l'indirizzo postale. Per non riceverlo più, basta mandare una mail.

On peut consulter tous les numéros de Belvedere-mail dans :

Andrea Genovese - Wikipedia.fr

Ou <http://poesie.vivelascience.com/fichiers/belvedere/andrea.html>

Belvedere papier 1990-2002 : ***catalogues de la Bibliothèque Nationale de France et de la Bibliothèque Municipale de Lyon***

BATRACHOMYCOMACHIES

Lignes

Andrea Genovese

Des figures géométriques hostiles
venant d'un Absolu déréglé
s'emparent de tout l'espace disponible.
Moi ligne oblique je suis née
d'une conjonction du ténébreux
Seigneur du Non Étant
et de son épouse Étante.
Je suis donc de noble lignée.
Fournie d'une pointe à flèche
je pourchasse les lignes parallèles
pour en troubler la trajectoire.
Une tâche ingrate mais qui mieux
que moi pourrait la mener à bien?
Je connais parfaitement la nature
luxurieuse des lignes qu'elles soient droites
ou courbes ou comme dans mon cas obliques.
On nous classe improprement
dans la même famille depuis la Première Impunité
qui s'est terminée comme chacun le sait
dans un big-bang dont sont issues
les figures non linéaires.

Depuis l'apparition de ces dernières
la linéarité de ma lignée est méprisée
tandis qu'on s'accommode facilement
de circonférences coniques
et monstruosités similaires.
Le pi grec et le 3,14 ont pris
de l'importance et font la loi
en se mêlant de toutes les affaires.
Voilà pourquoi je m'inquiète
sur mon destin de ligne oblique
et de chasseresse de lignes parallèles.
A mon avis cette situation anormale
ne profitera même pas aux quarts de cercle
qui par leur nature biphrasite
hésitent au sujet de la théorie
des genres et se comportent comme
s'ils n'y avait plus de règles
pour bien mesurer les choses.
Les valeurs ainsi se perdent
et les jeunes se moquent
ouvertement des segments.

MARE VOSTRUM

Felici i bambini che muoiono in mare

Italobeoti, secondo l'Europol almeno diecimila dei bambini “salvati” dalla vostra ineffabile guardia costiera, dalla Caritas e altre associazioni a delinquere, sono spariti e con tutta probabilità immersi nei circuiti dei pedofili e dei trafficanti d’organi

Italobeoti, mentre i paesi europei si stanno chiudendo all’immigrazione l’uno dopo l’altro, i vostri politici (di tutti i bordi e babordi) stanno portando il paese alla resa dei conti finale. La Chiesa e i suoi boy scouts al Governo, i servi del capitalismo finanziario, gli affaristi, i sinistrorsi da operetta e le anime buone vi stanno spianando la strada verso il Paradiso.

Italobeoti, i pogrom ci saranno, ma contro gli aborigeni, minchie molli, resti bavosi d'un volgo disperso che nome non ha. Una notte sarete tutti sgazzati nei vostri letti senza che neanche ve ne accorgiate.

CLAN/DESTINI

La parola *Sonda*, profonda 8000 metri circa, è l’asilo politico preferito di numerosi battelli grazie al fatto che in quella fossa la placca australo-indiana lascia giocare i suoi piccoli con quelli della placca asiatica con notoria tolleranza. Come che sia, è una parola che ha origini intemporalibus, le lettere S O N D A essendo, per affermazione unanime dei linguisti più rinomati, le lettere originarie di tutte le lingue conosciute, ivi comprese il pre-sondaliano, parlato dai vulcani dell’arcipelago della Sonda, e il pre-etrusco, lingua virtuale resuscitata da San Matteo. La parola *Sonda*, apprezzatissima per il clima mediterranindio del suo stretto che chiunque può ammirare, a perderci la vista, anche in quei dizionari geografici i cui caratteri fossero microminusculi o addirittura illeggibili, è sopravvissuta alla memorabile eruzione del Krakatoa del 1883, appunto rifugiandosi nella fossa dove vive attualmente. In quest’eremo paradisiaco, lontana da rumori e mondanità, praticando un umanesimo ammirabile per la nostra epoca, la parola *Sonda* ha intrapreso lo studio comparativo della lingua gallo-italiota. Ci è pervenuto, in una bottiglia naturalmente, un manoscritto che è una profonda riflessione sociopoliticolessicale sull’argomento, e impone la parola *Sonda* come uno dei filosofi del linguaggio tra i più profondi e eminenti di tutti i tempi. Riservandoci di portare a conoscenza degli specialisti l’opera intera, riproduciamo l’inizio della dissertazione sulla parola gallo-italiota *Cavallo*, soltanto per dare una pallida idea di questa analisi linguistica rivoluzionaria che, ne siamo certi, aprirà nuovi orizzonti oceanografici alla ricerca sul gallo-italico.

Cavallo - "Le parole si lasciano schedare nei dizionari per cercarvi asilo politico o per carrierismo. Nel caso della parola *cavallo*, conto tenuto della sua indiscutibile autoctonia, la prima ipotesi non regge, e tuttavia anche ragioni di carrierismo sembrano a prima vista da scartare, le possibilità di carriera della parola *cavallo*, all’epoca delle sonde spaziali, essendo piuttosto limitate, se non inesistenti. E del resto, è forse perché non puo' più correre la *cavallina* che la parola *cavallo* si dedica da qualche tempo alla pittura. Infatti, non è raro il caso che la si incontri sulle spiagge dell’arcipelago della Sonda con la parola *cavalletto* conficcata nel corallo, lo sguardo estasiato a contemplare il mare, dove le parole *cavallone* e *cavalluccio* folleggiano insieme nelle giornate di burrasca e nelle più lunatiche notti di maggio quando, seguendo un misterioso ciclo mestruale mariano, la parola *cavalletta* arriva sulla Sonda. Ma proprio questa circostanza ha finito per chiarire l’enigma: infatti a ogni invasione della parola *cavalletta*, un grido d’orrore e di collera si leva dalla marea di sondologi che costeggiano con le loro piroghe, seguito da una trepidante esortazione indirizzata, quasi fosse una divinità salvatrice, alla parola *cavallo*: Mangia, cavallo, mangia, cavallo!

La parola *cavallo* ha quindi il compito di opporsi, con le buone o con le cattive, allo sbarco delle parole clandestine, portatrici di bibliche piaghe. Ha dunque una funzione e, consapevolmente o no, persegue uno scopo carri/eristico. Questo malgrado l’avviso contrario dei giornalisti e conduttori televisivi, profondamente pagati (ottomila metri circa) per pipiare tra le mutande di gentili sondagette.

L'ILLUSION COMIQUE

Déchéances (d'hexagonalité)

Cass/Andrea avait déjà frappé

Dans le numéro 36 de Belvedere, un Journal toujours en avance sur l'histoire, on pouvait lire cette déclaration

**Instituer la nationalité européenne
pour tous les citoyens des pays qui font partie
de la Communauté et en même temps
ABOLIR les doubles nationalités dans ces pays**

Le phénomène de la double nationalité, (par ex. française et italienne, française et algérienne, française et espagnole, française et malienne etcetera, et ainsi pour tous les pays) est une grave forme de discrimination des citoyens, sans dire que cela oblige souvent deux pays, en cas de crimes de guerre ou d'attentats religieux, à se disputer la nationalité de héros criminels et de martyrs, comme faisaient et font encore les villes grecques pour Homère. J'aimerais bien que quelqu'un vienne m'expliquer pourquoi un citoyen doit être discriminé par rapport à un autre. Moi, je n'ai jamais demandé la nationalité autre chienne, tout en ayant juridiquement le droit de le faire et de l'obtenir. Je trouve obscène qu'il y ait des gens qui ont deux nationalités (à part des cas tout à fait exceptionnels d'une nationalité honoraria concédée pour des mérites exceptionnels, évasions fiscales par exemple) et qui peuvent impunément casser les couilles, électoralement parlant, dans deux pays différents, européens ou extra-européens. (*Laurent Rebus, ministre du Tourisme du Luxe Am Bourg*)

Le texte était suivi de ce poème de Génois Apollinaire.

Extraterritorialité

Elle est née d'un obus
la pipe à vierges
de mon bandeau cervical.

Je mets en italique
mes fautifs gallicismes
je cogne de la trique
tout couillon patriotisme.

Pour chaussures et costumes
calligrammes de légumes
ton lait pour l'ivrogne
mon vin pour ton borgne.

A la fin tu es las
de ce monde ancien.

Pour ce marché de lie
toutes à leurs manigances
ni l'Italie
ni la France
ni d'autres vieilles putés
mon destin se disputent.

(G. Apollinaire, *Paladin de France*, Fédérop, Lyon, 1985)

Œdipe Juge

« *On égorge, on pille, on épouvanter le peuple,
et on rejette tout sur le Sphinx. C'est à cause
du Sphinx qu'on crève de famine,
que les prix montent, que les bandes de pillards
infestent les campagnes ; c'est à cause du Sphinx
que rien ne marche, que personne ne gouverne,
que les faillites se succèdent...* »

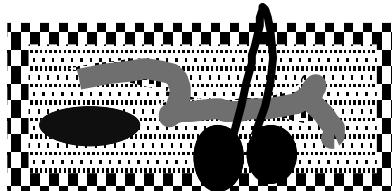
(Jean Cocteau, *La machine infernale*)

En 1914 Apollinaire s'en allait à la guerre, juste pour obtenir la nationalité hexagonale. Un siècle plus tard, des enfants hexago/nigauds font la guerre à leur patrie, dans le mépris total de leur hexagonalité. En 1934, il y a belle branlette en somme, Jean Cocteau dans *La machine infernale* désigna le coupable absolu des maux qui accablent l'Hexagonie : le Sphinx, l'énigmatique noûmenos qui échappe à tout contrôle identitaire, tout en se réclamant d'une citoyenneté frauduleusement acquise ou héritée par voie orale ou cunnilinguale. Mieux tard que jamais : les services secrets de deux pays amis, la Hollande et l'Autruche des Vallszers, ont suggéré la bonne méthode pour mettre un terme aux agissements criminogènes du Monstre. Désormais les sacrilèges seront sévèrement reprimandatés par Œdipe Juge. Voilà, à titre d'exemple, deux cas hypothétiques de déchéance d'hexagonalité prévus par la Loi *Divinae Maiestatis*:

1 cas – Sentence du Tribunal de Miettes-en-Provence: Au nom du peuple d'Hexagonie, constaté qu'aucun doute n'existe sur les morceaux du corps ADNisé par les experts après l'explosion criminalogène ayant donné la mort à trois-cent-vingt-sept compatriotes innocents, la cour déclare les restes de Mr Abaoudi al Momad Almodovar François Khomeini Dupont déchu de la nationalité hexagonale et indignes d'être reçus par les Dames Secourables de son Paradis de martyrs, manquant les parties exquises pouvant intéresser les dites Dames Secourables.

2 cas – Sentence du Tribunal de Lugdunum : Au nom du peuple d'Hexagonie, constaté que les méfaits dont il est accusé – c'est-à-dire propagande terroriste de nature marxiste-léniniste-maoïste – résultent avérés, qu'il est malheureusement en usufruit d'une nationalité hétérogène toujours ayant refusé de demander la nationalité d'Hexagonie (qui l'aurait agrandi, soit dit entre parenthèses, par des reconnaissances officielles : subventions, aide du Centre National du Fifre, palmes académiques, asile nid, croix de guerre au Mali et au Béni, Printemps des Pètes, etcetera), la cour s'étant retrouvée dans une situation inédite, ne pouvant le déchoir de la nationalité outre(al)pine, après avoir smartphoné au Ministère de l'Etrançéité en obtenant ipso facto l'attribution exceptionnelle de la nationalité hexagonale, déclare Mr Wladimir Nikolaïev Genovese-Maiakovski déchu de cette nationalité acquise d'office et de Saint-Office. Dans le cas (très probable) où son pays allogène refuserait de l'accueillir, le (mauvais) sujet sera expulsé vers l'un des pays amis limitrophes (Principauté de Monaco) ou méritrophes (Principauté de Corse).

TEATRINO MILANESE



Andrea Genovese

IL COMPROMESSO STORICO

*A Guido Riboldi, Valentino Tanda,
Spartaco Veglia, Franco Volpi*

Umili compagni generosi
parlo di coloro tra di voi
che rispondevano fiduciosi e ciechi
ad ogni appello del Partito.

Valentino piccolo Gramsci sardo
morto all'improvviso.
Spartaco che hai scelto come addio
le ruote della metropolitana.
Franco che hai accelerato il tuo commiato
con migliaia di sigarette
unica medicina contro le scelte opportuniste
e l'amore sfortunato che ti rodeva dentro.
Guido semplice e puro di cuore
che lasciavi aperto il cassetto
nel solaio di via Volturno
(concesso dalla federazione
come sede della nostra sezione
di postali così utili per smistare
corrispondenza pacchi e manifesti)
e che un giorno venisti a dirmi sbalordito
“segretario qualcuno ha rubato
i soldi del tesseramento”
(il compromesso storico cominciò così).

E tanti tanti volti
e storie familiari di puri e di furbastri
che ancora siete vivi nella memoria.

E voi compagni dell'Alfa e della Pirelli
a poco a poco eliminati dai comitati federali
che mi volevate bene pur sorridendo
dell'operaismo incongruo del compagno *statale*
che pronunciava ancora il nome di Lenin
da tempo all'indice lesa maestà
per i dirigenti e i compagni intellettuali
– Lajolo che mi aprì le porte di *Vie Nuove*
inutilmente m'incitava a scrivere
e lasciar perdere il Partito –
che non capivano che mosca mi pungesse
ahi Mosca Mosca
ahi Giostra Giostra mio d'infanzia miserabile
quartiere sottoproletario!

Voi tutti compagni senza nome
ovunque io vi abbia incontrati
ovunque siate
e quanti siete partiti spesso più giovani di me
a cercare nella fossa il reame d'Utopia
la mia Milano vera siete voi.

QUELLO DELLA BANDA D'AFFORI

Ho visto nascere la metropolitana
e arrivare qualche autobus in periferia
– ricordo l'incontro sindacale
con Craxi allora presidente
dell'Azienda Tramviaria Municipale
a cui piacque l'idea che suggerivo
di creare una linea
lungo la circonvallazione esterna
(che realizzò a dire il vero).

Io per anni sono sceso a piedi
da Viale Monza fino in centro.
A piazzale Loreto non ho mai
cercato il punto esatto
dove furono appesi a testa in giù
gli storici reperti.

Tiravo innanzi su Corso Buenos Aires
sbirciando i negozi di abbigliamento
eleganti quando ancora nessuno
si sognava che il tessile
sarebbe stato sfogato dai cinesi.

A Porta Venezia i bouquinistes
erano allora i grandi specialisti
di letteratura perché leggevano i libri
che i critici ricevevano in servizio stampa
e rifilavano loro a metà prezzo.
Corso Venezia rasentavo i giardini
(oltre l'arco sulla sinistra un Polotti colossale
dirigeva la Uil come un sovrano medievale)
per raggiungere San Babila
che non mi è mai piaciuta
come la chiesa di San Carlo dove i ricchi meneghini
organizzano i loro mondani funerali.

Quindi i portici odiati perché simbolo
della grassa borghesia
e quella cattedrale senz'anima
perenne cantiere di terrena prosopopea.
Piazza Cordusio alla fine coi suoi banchieri
frettolosi in un via vai tra la Borsa
e l'ufficio postale corrotto e inefficiente.

Mi son sfinito in lunghe passeggiate
sin da ragazzo del resto giù a Messina
e anche qui lo scontro mai trovava eco
(oh Eco, Eco!) al mio impegno ideale
in mezzo a gente che pensava solo a sbafucchiare.

Sempre mi son trovato solo
sui marciapiedi di una città irreale.
Ora so ch'ero io e non il mondo tutto da rifare.

PLATEAUX

Melpomène

Andrea Genovese

I

Dans le silence oisif de l'après-midi
tu descends à la demeure sacrée des ongulés
où les centaures balbutient une histoire incestueuse
de luxure cosmogonique

Des faunes ivres leur ont coupé la langue
les ont privés de leur hennissement harmonieux
dégradés du rôle de mentors et maîtres
de philosophes et de poètes

Sur la plage déserte le chaman
appelle au rituel inexpié et à l'émeute
mais nous savons par les antiques écritures
que même la révolte des disciples
ô Déesse des Equidés sera un feu de paille
une farce par la colère populaire déprogrammée

II

Des sphinges et des pyramides
émergeant des cannaies fluorescentes
végétoplanent se flaquent d'un céleste reflet

Ton chant mélo-maniaque
divinise la plaine tout près des sources sulfureuses
et des géométriques cristaux d'ammoniaque

Sous les voiles fluctuants
les callipyges reliefs et les naïves architectures
d'une sémantique tribale subliment la scénographie
pour nos yeux cataractés

Lasers sondent d'incredulés bas fonds
de punctiformes appels clignotent dans les ténèbres

On entend les voix des martyrs
aphones métalliques vaticinantes

III

Nous et les autres automates
pondus chauffés choyés mis à l'abri
photocopies conformes des êtres décoratifs
qui nous engendrent hormonisés

poussant nos baignoles
dans un élan de guerrière fierté
allumant de temps à autre des messages allusifs
des flash-back propitiatoires

nous rêvons de percer un jour
par nos tentacules cette tente d'Alliance
ce suaire

IV

Bivouacs de pierres vivipares
la horde réchauffe l'argile pour imprimer les signes
cunéiformes que couvent les femelles en banquetant

Narrent les bardes que les villages
sur palafittes furent abandonnés pour se réfugier
au fond de galeries aveugles dans l'illusion naïve
de donner à la tragédie un titre de noblesse
et se versmicolant et se métataupemorphosant
coloniser des langages non corrompus par les nuages

Mais en haut du puits infini
insensées brillaient toujours les étoiles

Rubrica cosmica legenda est

V

On improvise
selon les reflets de la mer de lave
englûés dans un rituel de lexique impur
répétitions de catastrophes et de deuils
borborygmes d'absolu rien
vertigineux rien

Des forêts de rimes émergent
à un halètement de chant
montent au ciel des sphères carnivores
suspendues à un équestre échafaudage

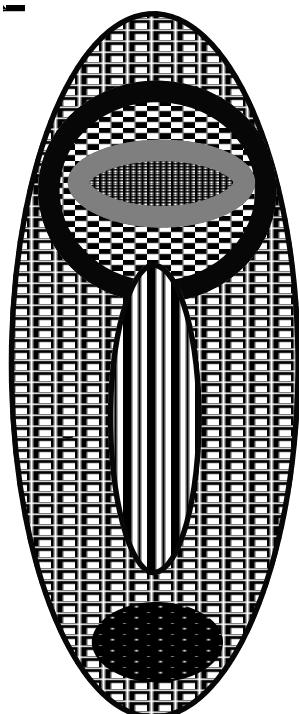
Après le naufrage
en proie à de contraires désirs
le bâiseur de sirènes
brûla ses manuscrits dans une tanière
encombrée par les détritus de la pensée

Même si un soupçon
de poétique encore persiste dis-moi pourquoi
ô Muse devrait-il à nouveau se jeter dans la mêlée
avec tous ses anachronismes militants

VI

Dans le cortège des vestales
vestiland virtuel de l'investiture des coulisses
incilinant les génitaux en signe de repentir
et sentiment de la portée de l'événement
témoin testiculant
amazonne armée ventriculée tu apparais

ex machina



LE THEATRE DES BLANCS

Geler une année les subventions aux structures culturelles publiques et privées. Aux théâtres et aux compagnies théâtrales en particulier. Recenser écrémer et remettre tout en discussion.

Après avoir annoncé qu'elle avait obtenu une rallonge de budget de plus de 2%, Fleur Pellerin a été débarquée du Ministère de la Culture à l'occasion du récent remaniement gouvernemental. Cela ne signifie pas que le couple infernal Valls-Hollande ne puisse augmenter le budget de la Culture pour s'avignoniser un été tranquille avec les intermittents du spectacle et en tout cas pour essayer d'éteindre, avant les élections présidentielles, la fronde du dernier rempart (les cultureux toxicodépendants de l'argent public) à la traîne de sa désastreuse politique libérale. Je n'ai pas signé la pétition qui demande au Président de la République de doubler le budget de la culture, bien que je me retrouve apparemment dans la liste. En tout cas, je suis arrivé à des conclusions opposées, en particulier pour ce que concerne le *spectacle vivant* (aujourd'hui rien de plus qu'un cadavre exquis)

Je crois que la question est définitivement tranchée de savoir si le théâtre doit s'adapter à la foule ou la foule au théâtre écrivait Alfred Jarry dans une note à Ubu Roi. En vérité l'ubuesque est parmi nous. Dans une ville comme Lyon, la foule s'est adaptée au théâtre, elle se laisse facilement plagier et tétaniser. Les spectateurs ont pris l'habitude d'applaudir même quand ils n'ont rien compris, craignant le ridicule, emportés par les claques (les amis et les parentèles, dans les petites salles), qui sont sournoisement revenues à la mode même dans les théâtres les plus importants de l'agglomération. La géniale médiocrité ambiante a transformé la vie théâtrale en foire d'empoigne pour des fils à papa à qui l'interventionnisme public fait croire une carrière d'*artiste* et des revenus assurés (subventions + régime des intermittents).

L'incontrôlé *champignonnage théâtral rhônalpin* et lyonnais en particulier (français au sens large) est depuis des années un puits sans fond, un exemple flagrant de gaspillage d'argent public, une partie duquel va dans l'impression de dizaines de milliers de programmes et plaquettes et dans l'arrosage publicitaire de revues et journaux souvent gratuits, qui ont fini par créer un consensus artificiel et intéressé. Et il faut espérer qu'aucun journaliste ne bénéficie *ad personam* de la manne céleste. Est-ce que quelqu'un a la tâche de décortiquer les frais de communication des structures culturelles publiques, à partir des plus importantes, Opéra, Auditorium, Musées, Théâtres, Biennales, Nuits de Fourvière etc., et aussi de certaines associations qui tournent en rond intra muros et en petit circuit, mi-privés mi-publics, le Printemps des Poètes, Auteurs de Théâtre et d'autres babioles de cette nature, par exemple ?

Quel contrôle sur les statuts juridiques du personnel et des équipes artistiques des grandes et moyennes structures culturelles? Les réactions des élus de la ville aux reliefs portés par la Cour des Comptes sur la gestion de la Villa Gillet et des Subsistances laissent bouche bée - si on était en Italie, pays de corruption généralisée, des dizaines de personnes seraient déjà devant les juges, tout comme devant

les juges serait arrivée la Dallas de la construction du Musée des Confluences. On justifie la désinvolture de Guy Walter comme s'il était un Bouddha irremplaçable. Il y a belle lurette que je n'ai plus mis les pieds dans les deux structures où, ne supportant pas mes interventions démystifiantes dans les débats, on m'avait fait passer pour antisémite (à cette époque, fabriquer des antisémites de toutes pièces aidait à faire carrière), moi qui tout petit m'étais retrouvé avec le fusil d'un soldat allemand sur la tempe, tandis qu'on embarquait mon père. Mais tout cela serait anecdotique : le problème est que je considère l'activité des deux entreprises dirigées par Walter élitistes et contraires à ma conception humaniste de la culture et de la création, et je souris quand je pense que *Le Monde*, parrain et complice de ses exploits, a perdu en route des dizaines de milliers de lecteurs.

Et je n'oublie pas que d'autres scandales ont été étouffés dans le passé ou résolus à la bonne franquette (à l'Ensatt et à l'Arald, par exemple). D'autre part, ce que les élus lyonnais appellent une richesse – c'est-à-dire les *collaborations* entre structures culturelles et, pour le théâtre, la coproduction de spectacles – en réalité ne fait que fausser les pistes comptables. Ces liens servent à ne pas répondre en solo de son propre travail, de ses propres choix esthétiques de plus en plus uniformes (tout le monde fait les mêmes choses, la diversité est pure apparence). Il n'y a aucune justification créative, au contraire on a développé un système de copinages et de renvois d'ascenseurs. De nombreuses soi-disant tournées théâtrales servent au prestige individuel et à rien d'autre. En échange, on programme des *chefs-d'œuvre* fabriqués ailleurs (à Paris surtout ou sur d'autres grandes scènes nationales) qui ne font même pas le poids face aux petits joyaux donnés dans de petites salles, souvent sans aide aucune, ignorés par la suffisance de fonctionnaires prétentieux et la quasi inexistence de critiques littéraires et de théâtre dignes de ce nom.

On est loin de l'esprit de l'après guerre, d'une éthique de la décentralisation culturelle. C'est une situation qui ne tient plus debout. Il faut en finir avec le croisement des subventions. L'Etat seul devrait prendre soin de ses Centres Dramatiques Nationaux (à lui de décider combien et où les placer), les Régions s'occuper des théâtres d'intérêt régional et les villes de leur théâtre municipal (et d'arrondissement dans les grandes villes) selon des cahiers des charges donnés à la nature du lieu, et non pas de celui, de celle ou de ceux qui éventuellement sont appelés à les diriger. Cela vaut aussi pour les compagnies : d'intérêt national, régional, municipal, naturellement en inventant des mécanismes de sélection qui permettent des passages *ad maiora*. A Lyon les génies se ramassent à la pelle, tandis que les génies officiels sont (regarde un peu !) ceux à qui on a mis dans les mains des centaines de milliers d'euros et malgré cela n'arrivent jamais à joindre les deux bouts.

(suite page suivante)

LE THEATRE DES BLANCS

Le théâtre des blancs

Il y a au moins deux décennies que je me bats afin que dans les grands théâtres les équipes artistiques ne restent en place pas plus de trois-cinq ans, pour éviter toute sclérose créative, qui dans le temps a tendance à devenir discriminatoire et empêche des sensibilités différentes de se frayer un espace, ouvrir de nouvelles routes. On dit de certains grands théâtres que ça marche, qu'ils ont un public et des abonnements. Et alors ? Ils les avaient déjà avec les précédentes équipes. Et en tout cas, le public du théâtre lyonnais, on le connaît : en grande partie des retraités et des bourgeois aisés, fiers d'être de gauche (c'est-à-dire complices d'une classe politique qui a porté le pays au chaos et à l'augmentation des inégalités sociales, par rapport à laquelle je me considère un dangereux terroriste cheguevariano), et là où il y a des jeunes c'est des scolaires, des fils à papa et des intermittents du spectacle.

Si cela ne suffisait pas, regardez-vous autour, c'est un théâtre de blancs ! Vous ne verrez jamais, à moins d'un heureux hasard, des visages noirs ou maghrébins dans les salles lyonnaises, tandis que dans les rues vous ne rencontrez presque plus de blancs ! Les élus, en voyages perpétuels avec leurs génies cultureux, ne s'aperçoivent pas dans quelle ville on vit. Lisez la chronique quotidienne des faits divers dans *Le Progrès* et vous comprendrez pourquoi la plupart des gens ont peur même de sortir de chez eux : cambriolages, vols de téléphone, agressions, coups de couteaux, violence sur les femmes, à tous les coins de rues. Et voilà que certaines structures se moquent du monde en nous disant qu'ils font de l'activité culturelle dans les quartiers défavorisés, les prisons et autre. Tout cet interventionnisme inutile a marginalisé encore plus la jeunesse de couleur, l'enfermant dans un communautarisme désespéré et, on l'a vu, à l'occasion, meurtrier. Il n'y a pas de pire catastrophe éducative que des intermittents du spectacle dans les quartiers populaires.

En tout cas, l'art n'est pas de l'assistanat social (pour cela on doit former du personnel spécialisé et ne plus subventionner les myriades d'associations insignifiantes) mais un engagement esthétique. Quant au théâtre, outre le répertoire, il devrait découvrir des auteurs de qualité poétique et non patauger dans l'autoréférentialité de médiocres cumulards de subventions, droits d'auteur, recettes de comédien et de metteur en scène en même temps. L'excès de Molières est une catastrophe naturelle. Il est temps d'exclure du régime des intermittents tous ceux qui perçoivent des droits d'auteurs, que la SACD assume ses responsabilités !

A Lyon une infinité de petites salles vivent à titre privé, Théâtre Instant, Théâtre de l'Uchronie, Théâtre Etoile Royale, Anagramme, Carré 30 (la liste n'est pas exhaustive) sans bénéficier de soutien, tandis que d'autres jouissent de priviléges. Il en va de même pour les compagnies. La qualité du travail ? Qui garantit la qualité des juges ? Les élus ? Ce qui leur importe c'est la façade et l'image pour jouer aux Rois Soleil. Et que dire du gaspillage d'argent pour des festivals de n'importe quoi ? Cette dernière remarque, je l'avoue, vient de mon inguérissable jalouse : on m'a toujours refusé des subventions pour organiser un *Festival de l'Abattage des Noix par les quais* et un *Festival du Pipi artistique*. Malgré un dossier impeccable - cinq cent trente sept pages en parchemin enluminé - et le parrainage trinitaire de Dieu, Yahvé et Allah sous l'égide de la Créatrice Maxima de l'Univers (et des ondes gravitationnelles), ma très chère amie la Déesse Astarté.

Shakespeare le Sicilien

Le 450ème anniversaire d'un imbroglio

Si l'on s'en tient à la lacuneuse biographie officielle, le mois d'avril sera celui du 450ème anniversaire de la naissance de William Shakespeare. Qui était-il vraiment? Dès le XIXème siècle beaucoup de demi-vérités ont été apportées sur l'identité de ce nom de plume. L'une des hypothèses récentes voit dans le dramaturge un prêtre sicilien devenu pasteur protestant, le messinais Michelagnolo Florio, dont les vicissitudes ont été reconstruites par des chercheurs et des universitaires italiens et anglo-saxons : pour échapper à l'Inquisition il était allé vivre dans un premier temps à Venise, où sa famille aurait été hébergée dans le palais du noble Othello, qui des années auparavant avait tué sa femme, puis à Milan où il tomba amoureux de Giulietta une jeune aristocrate kidnappée par le gouverneur espagnol de l'époque qui s'était suicidée, et enfin en Angleterre, à Stratford-on-Avon près de sa grand-mère dont il aurait adopté le nom de famille Crollalanza (la traduction de ce nom en anglais est Shakespeare). Les faits sont en partie documentés. On voit bien que la thèse est suggestive, d'autant qu'il est difficile d'imaginer qu'un garçon apparemment non scolarisé de la banlieue londonienne du XVIème siècle ait pu avoir une culture et une connaissance aussi poussées de l'Italie comme les œuvres de Shakespeare le montrent, tandis que Crollalanza était un humaniste et plus encore l'était son fils John, écrivain polymorphe et auteur entre autre d'un dictionnaire italien-anglais, qui répertorie au moins 150.000 mots anglais. Il semble assuré que le père et le fils ont collaboré avec un jeune acteur anglais qu'un dramaturge de l'époque, Robert Greene, accusait de ramper dans le monde du théâtre londonien avec ses pièces à l'origine douteuse. Si les traditionnalistes ne sont pas d'accord avec cette reconstruction, il faut toutefois considérer le fait que l'Etat anglais s'est jusqu'ici refusé à mettre à la disposition des chercheurs une partie des archives shakespeariennes. Personnellement, je trouve cette théorie flatteuse pour ma ville natale, où souvent les dramaturges européens du XVI-XVIIème siècles (Molière inclus) situaien leurs œuvres : il devait bien y avoir une raison si Messine à cette époque était si connue. En tout cas, la présence de Florio dans la ville est attestée au moment de la création d'une pièce en dialecte sicilien, Tantu traficu pi nnenti (Beaucoup de bruit pour rien) avant que ce titre ne devienne celui d'une comédie de Shakespeare. Quoiqu'il en soit, l'anniversaire en est peut-être la raison, il y a actuellement en France une floraison de créations shakespeariennes, qui témoignent de la fortune contrastée de Shakespeare en France. Voltaire, après l'avoir fait connaître dans son Essai sur la poésie épique, avait récité son mea culpa pour dénoncer la baroque démesure du dramaturge, qui offusquait le génie de Corneille et de Racine à cause de théâtraux ignorants qui le cuisinaient à toutes les sauces. Et voilà encore aujourd'hui que Shakespeare nous est cuisiné en toutes les sauces par des metteurs en scène français souvent superficiels, le tempérament hexagonal se refusant au tragique ou l'encadrant dans une dimension enjolivée et classiquement figée. D'ici d'ailleurs l'insignifiance, par exemple, d'un Racine en langue étrangère.

Dans le numéro 27 (Janvier 2014) de Belvedere, j'avais publié ce texte, écrit à partir d'informations tirées de différentes sources. Un article récent paru dans *Le Monde* s'est attardé sur un essai paru en France ce mois de janvier qui fait le point sur la question, je crois, connaissant l'auteur, d'une manière assez plus sérieuse et scientifique. Je viens de le lui demander en service de presse pour pouvoir en parler. Rendez-vous donc sur la question, j'espère, dans le prochain numéro.

THEATRE

Et la tendresse, bordel ?

Frédéric Joannès ... et si on s'embrassait Théâtre de l'Iris

A partir d'un texte un peu simpliste et bon enfant, (transcription de témoignages sur le thème de l'amour et de la mémoire), Frédéric Joannès a construit un spectacle gentillet, genre comédie sentimentale, rythmé par deux chansons clé qui renvoient aux souvenirs nostalgiques d'un vieux couple qui bavarde dans la cuisine : *O sole mio* (je crois par la voix de Caruso) et *You are My Destiny* de Paul Anka. Ce pourrait être un spectacle mièvre et insignifiant, bon pour un public sans prétentions, innocent et démunie. Mais tout en étant cela, ce n'est pas tout à fait ça. Plus que par le jeu pratiquement inexistant, les trois comédiens, Solène Angeloni, Jean Lacroix et Mathilde Ménager brillent grâce à une chorégraphie que la même Ménager signe avec Barbara Loison, Cette dernière en est avec toute vraisemblance la véritable inspiratrice, car on reconnaît la fraicheur inventive qu'on retrouve dans quelques-unes de ses créations au Théâtre de l'Uchronie. Il y a dans ces mouvements de danse un miraculeux équilibre qui, fort heureusement n'étant pas intellectualisé, se montre efficace et souvent d'une attachante douceur : un vrai souffle de poésie.

Théâtre du Point du Jour

En attendant son retour de ses escapades parisiennes, Gwenaël Morin a confié jusqu'au 26 mars le Théâtre du Point du Jour à Philippe Vincent qui revient, lui, avec sa compagnie du Burkina Faso. Il assurera un certain nombre de créations dans l'esprit de continuité du Théâtre Permanent. J'en parlerai dans le prochain numéro.

TNG

Joris Mathieu a signé avec *Hikicomori* (Le refuge) sa première création en tant que nouveau directeur du Théâtre Nouvelles Générations. Il me faudra attendre la reprise de ce spectacle pour pouvoir en parler.

Persona non grata aux Célestins ?

Dans ma longue expérience du théâtre lyonnais, je ne parle pas en tant qu'auteur mis en joue par la médiocrité et la lâcheté de théâtraliers soucieux de ne pas heurter leurs mécènes publics avec un auteur inclassable et encombrant) en tant que chroniqueur, dans une ville où on compte sur les doigts d'une main les critiques de théâtre, j'ai été en plusieurs occasions considéré persona non grata dans les grandes salles. Le regretté Philippe Faure reste mon meilleur souvenir. Toutes les fois que je faisais un papier qui ne lui plaisait pas sur ses créations au Théâtre de la Croix Rousse, il prenait le téléphone pour me couvrir de gros mots – sauf qu'à l'autre bout du fil il tombait toujours sur mon fils, alors adolescent, qui en est resté depuis traumatisé. Au spectacle suivant, je me retrouvais placé au dernier rang de la salle. Cela ne durait pas longtemps, je crois que Philippe se rendait compte que je ne l'oublierais jamais, contrairement à ses laudatores et ses mécènes.

Avec Planchon et Lavaudant, j'ai connu mes moments de crises au TNP, et aujourd'hui un peu avec Schiaretti, Mais je n'y ai jamais attaché trop d'importance. Au fond, c'est un lieu où je retrouve une certaine affinité intellectuelle. Ça a été toujours plus saignant et ridicule aux Célestins, déjà du temps de Jean-Paul Lucet, avec lequel j'ai eu des conflits très durs, mais qui a été débarqué d'une manière barbare par son ami l'adjoint en cuisine Denis Trouxe juste au moment où il m'avait fait confiance en me laissant organiser un Mois Italien et je lui avais fait ouvrir les portes à de nombreux comédiens lyonnais, en essayant de le convaincre de laisser tomber les excursions parisviennes qu'on lui reprochait et qui ont repris de plus belle avec Claudia Staviski sans susciter de polémiques. Depuis quelques mois, l'attachée de presse ne m'envoie plus les infos et je la trouve plutôt embarrassée quand il s'agit de m'expliquer pourquoi. Si je le demande, elle me donne quand même une place mais de plus en plus située là où il me faudrait être strabique pour pouvoir voir la scène et déjà sourd d'oreilles pour ne pas me laisser trépaner les tympans dans le cas de spectacles du type de celui de Castellucci. A propos duquel c'est la première fois qu'il m'arrive de partir à la mi-temps, et pas seulement à cause de mes oreilles. Je donne un conseil désintéressé aux deux directeurs des Célestins : attention à ces spectacles beaucoup de bruit pour rien. Un ami m'a confié que dorénavant il viendra au théâtre accompagné d'un huissier pour enregistrer les décibels et qu'il entamera une procédure pour atteinte à la santé publique. Cela dit un peu de tendresse, bordel !

Hugo Verrecchia

A la mode Vișniec

Théâtre de l'Anagramme

Matei Vișniec est un auteur dramatique qui sait manier avec aisance toutes les ficelles théâtrales, ce qui donne à ses textes une fluidité scénique toujours agréable à suivre, grâce à une écriture qui n'est jamais banale. Il fait partie d'un groupe nourri de dramaturges roumains, des amis aussi, tels Virgil Tanase ou Georges Astalos, qui sur la trace de Ionesco se sont installés à Paris et, avec une fortune différente, nous ont donné quelques belles pièces, en actualisant le théâtre de l'absurde dans une philosophie hexagonale. On le sent d'ailleurs dans ce texte belle époque *Comment j'ai dressé un escargot sur tes seins* mis en scène par Hugo Verrecchia pour le compte de la compagnie L'Echappée belle. En supprimant quelques passages, remplaçant la comédienne par une poupée gonflable, Verrecchia confirme ses dons de metteur en scène très à l'aise face à un érotisme qui nécessite une finesse de touche pour pouvoir se transposer en poésie. Christophe Fievet assume un texte ambigu et psychologiquement engageant avec panache, révélant une maturité d'interprétation pleine de nuances et subtilités.

HOMMAGE à Matei Vișniec

Du 16 au 18 février à Lyon

Le Consulat Général de Roumanie en partenariat avec l'Institut Culturel Roumain de Paris et TVR Iași organise du 16 au 18 février un événement autour de Matei Vișniec.

Le mardi, 16 février, à 19h00, au cinéma La Fourmi, en présence de l'écrivain, projection du film : Matei Vișniec, rege la Avignon, documentaire réalisé par TVR Iași. La projection du film sera suivie d'un débat avec Matei Vișniec et la réalisatrice du documentaire, Andrea Știliuc. Par la même occasion, le plus récent livre de Matei Vișniec sera lancé. Le mercredi 17 février, à 19h00, à la Maison de l'Europe et des Européens, 242, Rue Duguesclin, projection du film Le Paris de Matei. Le jeudi, 18 février à 19h00, même lieu projection du film documentaire Iași descooperă.

POESIE

L'amour fou est croate

Deux autres titres dans la collection de poésie de l'Ollave

L'élégance et le sérieux de cette belle collection de poésie de *Domaine croate* de l'Ollave (qui peut conter sur l'aide du Ministère de la Culture de la République de Croatie) nous séduit de plus en plus à mesure de ses parutions (deux recueils par an) mais encore plus parce qu'elle révèle à chaque rendez-vous des poètes d'une rare finesse et richesse expressive. On doit à la sensibilité de traductrices de Martina Kramer et Branckica Radic, avec la complicité de Jean de Breyne, si cette langue minoritaire dévoile ses trésors.

Vanda Mikšić

SELS

Un oiseau

J'ai été cet oiseau
Mécanisme fragile
Équilibré
Connaissant le battement
Le vent la trajectoire
Mécanisme fragile
Cri abattu précipité
Oreiller de plume

Le plus court des poèmes de ce recueil, comportant aussi une série de fragments en prose, par cette image douce et féminine de l'*oreiller de plume* sublime une trajectoire de dérive, de mort soudaine et synthétise un monde affectif à l'affût du quotidien et de ses embûches, de guerre, de torture, de déchirements historiques au loin. Car la tragédie de la guerre civile meurtrière est un motif pudiquement caché, il faut savoir le lire en filigrane. Les gestes et les objets qui l'entourent sont là à interpréter le monde du poète, l'aident à se reconnaître, par la magie d'une versification fluide dans sa structure, tendre dans sa vérité douloureuse.

^^^^^

Zvonimir Mrkonjić

TABLE DES MATIERES

C'est de l'air détourné que naît chaque sonnet,
ce lieu élevé qui s'abreuve de l'aisance
des paroles ayant atteint l'effort des nuées
à répandre une musique usée à outrance.

Dans le même tumulte fut ravi le feu
des souffles en quête de sombres métaphores
souffles-interprètes des temps plus lumineux
où les lois poétiques ne sont pas encore.

Le feu que la pluie trempe chagrine la mer
dont les vagues chassent les vaisseaux rimés ;
tu t'adonnes à toi comme au large du verre,

jusqu'à ce que du monde des flots rejeté,
mort tu ne te retrouves, couvert de la terre
que tu reconnais comme terre ferme du sonnet.

Il y a une déchirure profonde qui accomune les poètes croates, peut-être sûrement pour cette histoire tourmentée qui les a vu vivre longtemps à l'écart de la communauté internationale pendant la période communiste, et plus encore après la tragique guerre civile qui a disloqué la Yougoslavie. Ils se sont tous échappé par la poésie, porteuse de silences, de telle sorte que ce culte du mot les a éloignés du bruit et de l'angoisse. Ce mot poésie qui leur brûle l'âme, tandis que souvent chez les poètes *occidentaux* il sonne faux, rhétorique. Zvonimir Mrkonjić, traducteur de nombreux écrivains français, a assimilé cette culture qu'il a fait sienne, sensible au charme mallarméen. Il est au fond un classique, plus qu'un conceptuel. On le voit par la réinvention des formes cultes comme le sonnet, dont l'hermétisme nous semble assez proche des poètes du dolce *Stil novo* italien, maîtres négligés du poète du *coup de dés*.

Une petite revue

Voleur de feu

Anna de Sandre

Il y aura des oiseaux de nuit
Au bec poudré de sucre glace
Et des amants repus de cris
Qui les laisseront tantôt sur place
Il y aura des sourcières aqueuses
Et des puisatiers hydrophiles
Qui échangent des promesses neigeuses
Quand leurs mains tiennent jusqu'en avril

Il y aura l'air saturé
D'une capiteuse brume follette
Quand gravité et bonne humeur
Bordent la carrée de nos hommages
Puis il y aura entre nous
L'instant que j'attends craquettante
L'heure où tu bibardes à ma fourche
La graine de sarrasin doucette
Dont tu exprimes le mucilage

Voilà des vers faussement nonchalants et aux rimes précieuses, ici et là inattendues, savamment disposées ; et une langue inventive et hard/ente. Il s'agit de la première et de la dernière strophe d'un poème qui en contient quatre. Je le trouve dans le premier numéro d'une revue qui vient de naître, tout petite mais qui sait qu'elle n'aille pas grandissant. Elle se compose pour l'heure de douze pages de papier cartonné au format A4 et se donne l'objectif à chaque numéro d'accoupler, je veux dire de présenter, un écrivain et un plasticien. Pour cette livraison *première étincelle*, comme il est joliment dit, l'artiste est le directeur de la revue, William Mathieu, dont les illustrations sont des reproductions d'œuvres originales, un peu difficiles à juger mais captivantes. L'écrivain est Anna de Sandre, l'auteur du texte ci-dessus partiellement transcrit, débordant de panache et joyeuse inquiétude.

VOLEUR DE FEU n. 1 Janvier 2016

Contact :

voleurdefeu.revue@gmail.com
<https://doublebvueediteur.wordpress.com>

MUSEES ET GALERIES

Poussin d'un Saint Pierre à l'autre

Il est probable que Nicolas Poussin, le plus italien des peintres français, mort en 1665 à Rome, ait assisté à quelque entrée triomphale des reliques d'un des milliers de saints et saintesses, patrons et patronnes des mafias italiennes, à la Basilique *Saint Pierre*, comme il est arrivé en ces jours de jubilée pour le corps embaumé de Padre Pio da Pietralcina, exposé au feu d'artifice des paparazzi du monde entier. Le peintre d'ailleurs y était lui aussi souvent triomphalement accueilli. J'y pensais, d'une manière un peu irrévérencieuse, en voyant arriver par le couloir qui conduit à une salle XVIIème siècle du Musée des Beaux-arts de Lyon, délicatement porté sous le feu des *paparazzi locaux* et devant une assistance choisie, un tableau qui, une fois accroché au mur, aveuglait par son indiscutable beauté. *La mort de Chioné*, attribué à Poussin par les spécialistes, est la dernière acquisition du Musée *Saint Pierre* (le jumelage des noms témoigne d'une grâce divine), qui est venu se fixer, tout naturellement, à côté de *La fuite en Egypte*, une œuvre de la maturité de Poussin, acquise en 2008. Le tableau a coûté la coquette somme de 3,75 millions d'euros, en grande partie provenant du mécénat privé. La directrice du musée, Sylvie Ramond, a tenu à remercier les entreprises amies tout comme son assistante, Agnès Cipriani, pour son travail patient de suivi. Quelques mots de circonstance des représentants des deux contributeurs publics, la Région Rhône-Alpes-Auvergne et la Mairie de Lyon, et c'est à Pierre Rosenberg, directeur honoraire du Louvre, d'illuminer les présents sur l'artiste et sur le tableau à l'origine de cette cérémonie, au fond très sobre dans sa triomphale mise en scène. Car le Musée de Lyon est orgueilleux de lui-même, sa politique d'acquisitions compte de nombreux chefs-d'œuvre, classiques et contemporains.



Sujet laïc *La mort de Chioné*? Aucunement, car dans l'antiquité les Dieux se mêlaient toujours dans les affaires des hommes, et surtout des femmes, en se foutant bien des féministes. Dieux d'un âge d'or où le mot *andreia* (virilité en grec) n'était pas donné aux filles comme aujourd'hui, bien que celles-ci à vrai dire fassent souvent preuve de plus de virilité que les hommes. Force m'est de constater que dans cette historiette racontée par Ovide la méchante est la pâle et lunaire Diane, qui transperce d'une flèche mortelle la langue de la malheureuse Chioné. Que le peintre nous montre, dans une nudité splendide et sensuelle digne d'un Giorgione ou d'un Titien, gisant à terre mourante dans la clairière d'une forêt sombre, sur la rive d'un ruisseau indifférent au drame. C'est peut-être la maturité de ce tableau qui a posé problème sur l'attribution, car on le suppose réalisé par Poussin, avant même qu'il ne vienne pour la première fois en Italie, pendant un court séjour en 1622 à Lyon, rue Désiré n'en déplaise. Voilà, c'est dit, il a appris l'italien plus tard. Par contre l'artiste avait déjà lu Ovide et ce n'est pas une gloire mineure que d'avoir choisi ce sujet peu connu, qu'on trouve dans le livre XI des *Métamorphoses*. « Langue justement châtée » dit pieusement le poète, puisque Chioné, mère célibataire de deux jumeaux, l'un d'Apollon, l'autre de Mercure (c'est comme ça, les Grecs nous dépassaient d'un cran sur l'utérus en bilocation), s'était moquée de Diane, ignorant le mauvais caractère de cette déesse vindicative. Le tableau est superbe.

EXPOSITIONS EN COURS

Peintres et vilains

Imprimer l'art
L'URDLA à la Bibliothèque Municipale de Lyon
Jusqu'au 30 avril 2016

Elsa Gurrieri Olivier Girault

(Œuvres récentes
GALERIE 48 - LYON
Jusqu'au 12 mars 2016

Max Schoendorff

Hommage
GALERIE MICHEL DESCOURS - LYON
Jusqu'au 12 mars 2016

André Masson

De Marseille à l'exil américain
MUSÉE CANTINI - MARSEILLE
Jusqu'au 24 juillet 2016

Noël Garrigues

Peintures
MUSÉE DE CARCASSONNE
Jusqu'au 21 mai 2016

Paul Signac

Une vie au fil de l'eau
FONDATION DE L'HERMITAGE - LAUSANNE
Jusqu'au 22 mai 2016

Byzance en Suisse

Objets et manuscrits
MUSÉE RATH - GENEVE
Jusqu'au 13 mars 2016

A venir

Lahcen Khedim

GALERIE REGARD SUD - LYON

Du 10 mars au 23 avril 2016

Yoko Ono

Lumière de l'aube
MUSÉE ART CONTEMPORAIN - LYON
Du 9 mars au 10 juillet 2016

QUANTO RISULTA DAGLI ARCHIVI

Saggi e recensioni sull'opera d'Andrea Genovese

QUANTO RISULTA DAGLI ARCHIVI

(A.G., *Mitosi*, Scheiwiller, Milano, 1983)

*L'ultimo centauro guerrigliero
scopò mille cucciole di pardo
nel recinto sacro
la notte che le dodici lune
invertirono la rotta
nello spazio zero.*

*Fuggì quindi la cupola
denunciando lo spreco
del suo sperma nero e la fallacia
dell'Infinito Leopard
poi eiaculò ancora contro il cielo
puntando l'ultimo getto
della sua rampa ultrapolluente
verso un puntino ai margini
d'una galassia lattescente.*

*Nell'Anno Domini
Millecinquecentrentasette
addì diciotto del mese augusteo
cadde una fine pioggia di stelle
da ponente e sotto quella ruota
di fuoco ne vide di belle la giostrota
di Andrea Genovese il Numideo
che fu lo primo vero (di)avolo mio.*

Mentre resto in attesa di ricevere e pubblicare, nella sezione *La Magnolia Perduta*, gli ultimi interventi al Seminario tenutosi all'Università di Messina nel 2011 sul mio lavoro di scrittore, a richiesta di amici lettori e (per quel che vale) a futura memoria, apro questa nuova rubrica, per pubblicare saggi e recensioni antichi o recenti che cercherò di recuperare dal mio caotico archivio, non immenso, ma sparso in un armadio murale. Mi piace inaugurare *Quanto risulta dagli archivi* con un contributo di Carmelo Aliberti, che malgrado un'opera personale di poeta (è autore di numerose raccolte) ha investito gran parte del suo impegno in una generosa attività critica, pubblicando non pochi saggi su numerosi scrittori, in particolar modo siciliani, visti nel quadro complessivo della letteratura italiana. Il testo che qui riproduco era già apparso in un volume di quasi cinquecento pagine (*L'altra letteratura siciliana contemporanea*, La Medusa editrice, Marsala 2013). Con lievi modifiche, Aliberti lo ristampa in *La questione meridionale in letteratura*, recentemente edito (per il momento in quaranta copie numerate per soci e collaboratori) dall'Associazione Culturale Terzo Millennio. La scelta di Aliberti si è portata qui su una trentina di scrittori, tra cui Verga, Pirandello, Vittorini, Tomasi di Lampedusa, Serao, Alvaro, Silone, Quasimodo, Cattafi, Carlo Levi, Sciascia, Fortini, Scotellaro, Dolci e altri, studiati nell'ottica meridionalistica che il critico si è tracciato. Un libro di 180 pagine, ma sembra trattarsi di un preludio, che dovrebbe allargarsi ad altre presenze ed arricchirsi di testi poetici e narrativi degli autori trascelti.

CARMELO ALIBERTI

*Da L'altra letteratura siciliana
contemporanea
e La questione meridionale in
letteratura*

Andrea Genovese — Un atteggiamento fortemente critico nei confronti dell'imbarbarita civiltà contemporanea è quello di Andrea Genovese che, fin dalle prime esperienze letterarie evidenzia una timbrata affinità con il clima del Neorealismo e delle avanguardie codificate per predisporre i suoi registri espressivi e tecnico-stilistici, idonei a denudare realtà sociali e umane scottanti, prodotte da un sistema politico corroso dagli interessi di potere e da esasperate tensioni ideologiche, generatrici di iniquità sociali di cui i deboli, quelli sempre senza voce nella storia, continuano a essere le vittime irrise e sacrificate. Le sue opere affondano, a cuore aperto e con tanta amarezza per le sofferenze, le privazioni, la povertà personale e la catastrofica e subumana condizione esistenziale del quartiere, dove è nato e ha trascorso la giovinezza assieme a compagni laceri e affamati. Un limpido scenario di squallore e di perversioni e di miseria nel cuore lacero della sua Messina, scissa tra lager dei sommersi e palazzi scintillanti delle lobby politiche, impegnate nella spartizione del potere e i galoppini fedeli ricercatori di voti, mentre i nuovi potenti perpetuano lo stato di degrado e di negazione di interventi risanatori delle ingabbiate vittime della sempre più grave questione meridionale. Il percorso creativo di Genovese, in continua evoluzione contenutistica e stilistica, inserisce nella cornice realistica della narrazione riflessioni, sentimenti d'amore e di rabbia, che lo allontanano dall'atmosfera neorealista e lo indirizzano verso un post-verismo storico, lirico e sociale, la raffigurazione della ripudiata questione meridionale, aggravata dall'emigrazione per ricerca di lavoro e lasciando nelle mani delle cosche mafiose il dominio e l'infiltrazione nel pubblico e nel privato, attraverso la manipolazione delle gare d'appalto di esose opere pubbliche, imponendo minacciosamente tangenti e operando estorsioni dovunque. Andrea Genovese è nato a Messina nel 1937. Dal 1960 al 1980 ha vissuto a Milano, svolgendovi attività politica, sindacale e giornalistica, e dirigendo tra l'altro una rivista aziendale, il cui inserto letterario anticonformista resta a testimoniare un grande coraggio intellettuale, che gli è valsa la cancellazione staliniana del suo nome da parte dell'establishment. Ha collaborato a varie riviste tra cui "Il Ponte", "Vie Nuove", "Uomini e Libri", "La Nuova Rivista Europea" e alla pagina Arte del "Corriere della Sera". Prima del trasferimento in Francia, dove risiede dal 1981, ha pubblicato in Italia alcune raccolte di poesia in lingua tra cui "Sexantropus", "Bestiario" e "Mitosi" (gli ultimi due editi da Scheiwiller), due raccolte in dialetto messinese ("Ristrizzizzi", Pungitopo editore. Premio Vann'Antò, e "Tinnirizzi", Intilla editore. Premio Città di Marineo) e alcuni romanzi ("Mezzaluna con falcone e martello" e "L'arcipelago lontano", editi entrambi da Pungitopo). In Francia ha fondato Belvedere, una piccola rivista anticonformista d'attualità politica e ha pubblicato quattro raccolte di poesia direttamente scritte in francese. Scritti in francese pure i suoi lavori teatrali, una decina dei quali sono

stati messi in scena a Lione. Una sua commedia è stata anche radiodiffusa dalla prestigiosa "France Culture". Nel 2006, presso l'editore Intilla di Messina, è uscito "Falce marina", primo romanzo d'un ciclo autobiografico messinese, seguito nel 2007 dal secondo. "L'anfiteatro di Nettuno" e da "Lo specchio di Morgana" (2009), un vasto affresco storico che va dal 1944 al 1958, che completa la trilogia messinese.

LA POESIA

Con la nascita della Repubblica, divenuto più deciso l'impegno culturale e politico di promozione dei diritti naturali e civili sanciti dalla Costituzione, si era posto, tra l'altro, anche l'obiettivo, come sollecitava Quasimodo sulle rovine della II' guerra mondiale, di "rifare l'uomo" con le armi della poesia. A questo programma aderisce silenziosamente anche Andrea Genovese, dotato di una sensibilità straordinaria e delle sottili antenne della poesia, sempre tese a captare i dolorosi e segreti travagli causati dal malessere sociale. Egli, stimolato dal disgusto di vivere in un contesto sociale disumanizzato e alienante, affida ai suoi versi la lama tagliente dell'ironia, che diventa strumento di irruzione e di denuncia dei nuovi profeti mistificatori. Un'inguaribile pena esistenziale e storica alimenta il tormento lirico del poeta che, tuttavia, non utilizza l'invettiva nei confronti dei responsabili di tanto male sociale e dolore umano, ma, rifugiandosi prima nell'esilio della parola trasgressiva e poi nell'esilio fisico in Francia, trasferisce i suoi strumenti di lotta nei versi cesellati di un "bestiario", in cui i contrassegni della disumanità, sociale e dei singoli, si rivestono di una divertita metafora esopica e il poeta, con dolente ironia, utilizza una rete verbale, nominale e figurativa dissacrante e irridente, che rispecchia nel non-senso espresso il suo scetticismo, intriso di rabbia e di dolore per il tradimento perpetrato dalla "storia" verso le creature indifese, che la storia l'hanno costruita con il proprio sangue versato nelle guerre. È opportuno riportare in questa sede l'incisivo ritratto del Nostro, elaborato dal critico e poeta Giovanni Occhipinti: "Andrea Genovese (autore, tra l'altro, di "Sexantropus", '76; "Bestidiario", '77; "Mitosi", '83; "Nugae", '85) è un poeta della "diaspora" che continua a custodire nel cuore due nomi assai cari: S. Quasimodo e B. Cattaf". Questi due poeti contribuirono senza dubbio a consolidare le sorgenti ispiratrici della sua poesia: il primo sia con la radicata matrice del suo canto, visibilmente legato alla sua isola, che custodi gelosamente nel tabernacolo segreto del cuore ed espresse con l'amaro rimpianto della lontananza, sia con la sua tormentata esperienza dell'esilio, con i motivi dell'impegno civile ed etico, cantati dal poeta di Modica con modulazioni tematico-stilistiche di indiscutibile preziosità nei versi della raccolta *Dare e avere*, il secondo, con l'aristocratico isolamento, dopo l'esilio milanese e le peregrinazioni per il mondo, che alimentarono nella sua poesia la nausea di vivere in una società priva di amore, sospinto dalla biologica esigenza di sopravvivere nel canto poetico, sorretto dall'impulso della ragione, tesa ad agognati approdi di certezze. "Genovese - continua Occhipinti - già esordendo, aveva compreso l'inutilità della poesia, quella, per intendersi, populisticamente "gridata", pertanto tenta "una canzone" arida intorno al sentimento-desentimento ironico e disincantato delle cose e dell'esistenza, la quale si fa allora rappresentazione convulsa di un'incivile civiltà e di personaggi-manichini corazzati e tuttavia, nel paradosso, una sorta di divinità di uno sconvolgente paganesimo di ritorno, di una idolatria (neoidolatria) che non trovano riscontro nella storia dell'umanità. La condizione esistenziale dell'uomo contemporaneo viene subito

dissacrata e contestata con il ricorso ai registri apparentemente superficiali della canzonatura, con la quale egli piega la storia e la mitologia, convocando campioni della terminologia scientifico-tecnologica nella struttura del verso per subito determinare la condizione del rigetto". L'amarezza di uomo e di cittadino di un mondo devastato in ogni forma di ideale e assolutamente prosciugato d'amore, che lo ha spinto verso l'anonimato dell'esilio, continua a dominare la sua interiorità, per cui il suo io non può avere tregua nella peregrinazione per vie sconosciute, né nella discesa nel guscio delle cose della quotidianità, ma, per scongiurare l'affanno del respiro esistenziale, il poeta si libra verso il macrocosmo del mito, dove la storia privata e universale imbocca itinerari suggestivi e irreali e dove l'esplorazione della mitogenesi lo aiuta a estrapolare, da epoche inverosimili, le connotazioni inquietanti del presente e ad acquistare consapevolezza del suo ulissiaco destino di condannato a vivere con il capestro dell'utopia. La conquista di tale coscienza alimenta in lui una risentita passione di vita nel "distacco di chi irride o gioca con la storia e con i miti, sempre sorretto da una straordinaria sensibilità civile e da un inesaurito impegno morale" (G. Occhipinti, op. cit., ibidem). I viaggi audaci che Genovese intraprende, mediante le risorse di un'imprevedibile fantasia, all'interno di universi umani, letterari e mitologici, in realtà si rivelano, alla fine, un inconsapevole strumento di ridiscesa dentro se stesso, alla ricerca di una segretamente agognata cognizione interiore, nella ostinata speranza di potere scoprire la sua vera identità, occultata dagli inganni del destino. La preoccupazione del possibile fallimento di questa ultima impresa, egli la fa trasparire in brevi strutture epigrammatiche, quasi a voler scongiurare la sua esperienza di dolore, pudicamente bruciata nella sulfureità del verso, oscillante nel gioco del rapporto con se stesso e con il mondo, ma, in realtà, grondante della sofferenza della vita di esule, vittima della dissacrazione esistenziale e del sortilegio dei suoi miti. Come si è già accennato, Andrea Genovese è un poeta travagliato dal malessere esistenziale del suo tempo e profondo conoscitore delle correnti letterarie in esso dominanti; ma, nel suo poetare, è stato guidato solo dalla consapevolezza della sua personalità, maturata autonomamente. Già fin dal suo primo libro, emergono la complessità dell'impianto e la varietà tematica e stilistica, in cui si evidenzia il formarsi di una coscienza personale nella valutazione del mondo. C'è la discesa ardita nella frastagliata società messinese, con le sue luci e le sue dolorose ombre, ma matura anche il viaggio verso altre mete, che dapprima generano nausea e stanchezza senza riscatto, ma poi trovano nell'invettiva e nel sarcasmo il temporaneo antidoto, con una violenza verbale trasgressiva. Talvolta la contraffatta mistificazione della parola risulta incomprensibile e la stessa sfera sessuale ribolle di un'incandescenza irrefrenabile, già anticipata nell'Appendice sexantropica, risalente al 1956-1970, posta alla fine della raccolta "Bestidiario" (1977), dove si trovano un gruppo di "Canti e Idilli" degli anni 1974-76 e un gruppo di "Scherzi" dello stesso periodo. Le composizioni giovanili più antiche costituiscono il nucleo tematico "incarnato" che, poi, con modulazioni diverse, sarà sviluppato nell'ultima parte di *Sexantropus* (1976). Sono chiose maliziose, e per un certo verso scandalose, del genere trivio-conviviale, dove la sensibilità e il grottesco inscenano allusive furbizie extravaganti. Genovese offre, tuttavia, la prova polivalente della sua produzione nelle poesie del primo gruppo, dove la parolibera diventa parodia e poesia maccheronica, con una versificazione eclettica e matura che si sbizzarrisce in proiezioni surreali e geniale gestualità artistica, in poesie del

non-senso che talvolta si innalzano a una scanzonata e audace efficacia. Attraverso un così ricco caleidoscopio di temi, Genovese ha raggiunto una ben equilibrata misura artistica, ricamata di eleganza di forme colte e modulazioni popolaresche, tra scapigliatura, turpiloquio e richiami aulici sapientemente intrecciati. Con *Ristrizitti* (1993), Genovese, dopo un travagliato periodo esistenziale, avverte nel sottosuolo dell'io, dove bisbigliano e si intrecciano i balbettii intimi, il bisogno di rituffarsi nell'alveo espressivo del dialetto, nel tentativo di placare una tempesta esistenziale che lo stava spingendo verso una sempre più accentuata disperazione. Allora è il dialetto che diventa la sua "uscita dal buio" e, in maniera amniotica, risorge l'aura incantata della prima infanzia che gli ispira una "sorta di colata lavica" di versi. Nasce quindi *Tinnirizzi*, la nuova raccolta in dialetto, in cui il poeta ha potuto realizzare un terapeutico recupero psicologico attraverso il vigore pregnante del nativo strumento espressivo. I temi non sono idillici, ma il ritorno alla scrittura poetica che lo riporta alle radici del suo dialetto "giostrota", parlato quando lui era bambino, nelle baracche del suo quartiere natale messinese, allevia il suo dolore e lo risolleva dall'angoscia interiore: liberazione a cui contribuisce un manoscritto di suo padre, il quale, pur con tanti errori linguistici, lo riporta nel suo mondo di bambino.

LA NARRATIVA

Falce marina racconta episodi e vicende dell'adolescenza di Andrea Genovese, vissuti in una casa popolare nel rione periferico messinese di Giostra nell'immediato dopoguerra, al ritorno da Santa Croce sull'Arno. Per realizzare il suo romanzo, lo scrittore si è abbastanza documentato rivisitando luoghi a lui cari, cogliendo ricordi di parenti e amici, consultando giornali e registri anagrafici, raccogliendo testimonianze coinvolgenti di persone offese nella loro dignità. Gli anni successivi alla guerra sono per Messina gli anni della ricostruzione di una città massacrata dalle bombe, con le case sventrate che da sole parlano di miseria, di fame, di soprusi, di violenze, da cui talvolta emergono personaggi mitici, come Pidocchia, Zagarella e altri. In questa realtà densa di sofferenze, Genovese passa la giovinezza tra tumulti interiori e storie vissute che si integrano senza sconvolgimenti e gli fanno maturare una forte presa di coscienza. Il recupero memoriale di quegli anni, con l'ansia del nuovo che li attraversa, diventa in lui emozione rigeneratrice di vita. Fulcro centrale della struttura del romanzo è l'acuta attenzione con cui lo scrittore osserva la squallida realtà presente, caratterizzata da una umanità chiusa nel proprio egoismo, nel culto dei nuovi miti dell'avere, dell'apparire, del piacere, del sesso e del successo, senza nessuna cura, anzi ostentando spesso avversione, per lo sviluppo del bene comune.

L'importanza della sua operazione di scrittore è nel voler testimoniare il suo impegno di intellettuale che dichiara di "battere a sinistra". Ma in un'intervista rilasciata a "Repubblica" (ediz. di Palermo, 25/7/2007), egli si chiede, nel periodo in cui tutte le ideologie sono crollate e in cui prevale la legge dell'utile personale: "Ma ormai dov'è la sinistra? Io forse resto l'ultimo fantasma leninista d'Europa. Non posso certo reclamare me stesso. Questo lo lascio fare ai tanti partiti della sinistra italiana". Noi, attraverso i suoi scritti, anche attraverso *Falce marina*, vogliamo cogliere il significato di tali espressioni e dalla lettura delle sue opere avvertiamo che la sua è una sinistra dell'anima, idealmente legata ai derelitti, non animata da sete rivoluzionaria, ma da un anelito d'amore cosmico, in cui trovino conforto tutte le creature ferite dalla Storia. Giostra, il quartiere degradato di Messina, caro all'autore, è il luogo

dove è ambientato Falce Marina: un luogo dove si svolgono piccoli e grandi eventi, davanti agli occhi di un bambino negli anni del secondo dopoguerra; un luogo dove la vita è difficile, dove l'acqua è un bene raro e insufficiente a pulirsi il viso una volta al giorno, dove trovare lumache è una gioia, una scoperta salvifica per non morire di fame. Gli eventi scivolano sotto lo sguardo di due protagonisti: lo scrittore stesso e il piccolo Andrea, in realtà una duplice visione coesistente in una sola persona, sdoppiata nello sguardo innocente di un bambino e in un altro personaggio scivolato ex abrupto nella trama. Lo scrittore narra gli avvenimenti di molti anni prima, rivedendoli ora con una luce critica, talvolta sarcastica, come di un microcosmo sopravvissuto solo nei ricordi, con la nostalgia di figure, profumi e giochi di un tempo lontano che inevitabilmente diventano opalescenti. Dall'altra parte c'è Andrea, il fanciullino poeta, tuffato a sette anni in un mondo strano e incomprensibile. L'atmosfera in cui è piombato, venendo dalla Toscana, è diversa e lo stesso padre sembra cambiato quando, per evitare la derisione della gente del luogo, impone al figlio di chiamarlo "papà" e non "babbo". Il piccolo Andrea assume così modi di adattamento diversi dalla sua formazione e dai suoi comportamenti, sia nel linguaggio che nei rapporti con gli altri. Avverte con nostalgia i tempi memorabili delle sue corse per la campagna toscana. Comincia a esplorare le vie del quartiere, a osservare la mentalità e le usanze della gente e dei ragazzi del luogo, ad ascoltare i loro discorsi e le loro proteste; ma è nella solitudine del proprio essere che egli cerca di trovare risposte adeguate alle domande e ai problemi dei "giostrati". In tale ambiente, la figura che emerge di più è quella della madre e di tutte le madri di Giostra: donne vittime della miseria ma anche donne-coraggio, degne di un monumento, degne eredi di Dina e Clarenza, creature vilipese e silenziose protagoniste di un dopoguerra che le coglie, pur nella semplicità degli usuali comportamenti, in una condizione mentale di stordimento, di travisamento delle cose che, tuttavia, non le prostra nella disperazione o nella follia. La quotidiana lotta per sopravvivere le appesantisce, ma il sorriso che genuinamente affiora nei loro volti le trasforma in vittime angeliche, certamente ancorate a un Dio segreto. E i bambini di Giostra, ancora incapaci di esprimere i loro sentimenti, avvertono istintivamente che le loro madri affrontano la loro resistenza quotidiana al degrado della vita di quartiere, perché esso non è riuscito a piegare la loro anima. In mezzo al girovagare del ragazzo, compare magicamente una ragazza misteriosa rivestita di fiori. Questa figura compare e scompare mentre Andrea chiude gli occhi per lo stordimento e, riaprendoli, la vede solo come un punto lontano, mentre tutto l'ambiente attorno sembra correre verso di lui, come se volesse partecipare alla sua immensa pena. L'apparizione acquista una forte carica simbolica, quasi un precoce richiamo della natura per iniziargli alla vita. Come si diceva in precedenza, Falce marina, in ordine cronologico, racconta vicende della fanciullezza e dell'adolescenza, trascorsa prima a Santa Croce Sull'Arno fino allo scoppio della guerra, e poi, nell'immediato dopoguerra, nel rione Giostra a Messina in una casa popolare "due stanze mai intonacate, più un vano di due metri quadrati che sarebbe dovuta essere la cucina, più un metro quadrato di ipotetico cesso dove l'accoglienza profughi aveva avuto la delicatezza di lasciare un robusto vaso da notte. Non c'erano né tubi dell'acqua né fili della luce". È il quadro di un "habitat" di emarginazione, che conferisce al romanzo una evidente impronta storico-realistica. Genovese non è scrittore di romanzi a lieto fine; egli, invece, ci offre storie vere di denuncia, di malesseri sociali, raccontate realisticamente, che si intrecciano però

anche con vibrazioni di ironia, scaturite dal subconscio dello scrittore: un'ironia a volte derisoria e sferzante, proiettata fino alla provocazione. Ciò si rivela particolarmente nella deformazione umoristica del linguaggio, dove spesso Genovese utilizza innovazioni foniche di termini dialettali nel contesto italiano, quali: "per dar modo al sole di giocare a nescietràsi", oppure "banniannu tutte le sante giornate". Anche nei neologismi, l'invenzione linguistica correde dall'interno la pregnanza semantica del segno, come nelle espressioni: "deposito gentilizio e merdilizio", "volatile disumanesco", "conciosiacosacche". In questo impasto linguistico, non sai se lo scrittore si rifugia in un crogiuolo narcisistico come in un antro di sopravvivenza, o se si comprime dentro una maschera per evitare la nausea di una società dell'orrore, di fronte alla quale non sa dove fuggire. Dando ora uno sguardo ai personaggi, nella vita quotidiana di Giostra, immersa in un'emergenza perenne, Andrea è costretto ad affrontare situazioni umilianti, di cui nessuna è risparmiata al bambino. I suoi sentimenti sono molteplici, come il dolore del primo amore o il turbamento profondo davanti allo spettacolo incantevole dello Stretto, non ancora deturpato dalla speculazione edilizia. Sotto la superficie delle cose sembra strisciare una inaspettata dimensione, come quando Andrea avverte di vivere uno sdoppiamento, cioè la sensazione di avere la visione di due realtà e di non sapere se la sua "sia un sogno assurdo e privo di consistenza". Non mancano personaggi strani, come Degubabbu, che aggredisce tutti con epitetti volgari; o come Pidocchia, inchiodato alla sua idea sacrale e al suo attaccamento alla Casa Savoia, colto nel momento segreto di cantare una canzone d'amore; o come Zagarella che, ricoperto dal saio, vuol far dimenticare l'infame delitto commesso. La narrazione, nel finale, interrompe il filo dell'infanzia indignata e lo scrittore apertamente accusa gli amministratori in quanto responsabili della decisione della copertura della ciumara (la "fiumara") e il suo rancore si concretizza nell'immaginazione di imitare il gesto di Polifemo, di scagliare contro la città "cattolica e pagana" il suo fatidico rancore. Un accenno merita anche la messinesità di Genovese, che traspare, oltre che dall'ambientazione del romanzo, anche dal ribaltamento del significato volgarmente dato alla parola buddaci, in cui lo scrittore individua la capacità di tornare a galla, di rinascere dopo bombe e terremoti. In tal senso, le pagine dedicate alle madri-coraggio di Giostra, che non si sono arrese alla tragedia, ne sono eloquente testimonianza. La scrittura di Genovese, talvolta intrisa di un furore tumultuoso, possiede una ricca tastiera verbale, grazie alla quale sa creare anche atmosfere incantate. Ma il suo pregio maggiore, da vero scrittore, è l'essere riuscito a trasformare magistralmente un'esperienza personale, un'autobiografia minima, in una storia corale, legata da un filo sentimentale collettivo. Poliedriche sono le operazioni stilistiche, sempre tese, con inserti improvvisi o spezzature ironiche del discorso narrativo, a evitare l'exasperazione tragica del racconto degli eventi. Talvolta Genovese assume anche l'atteggiamento del cantastorie, in modo da stabilire un rapporto più coinvolgente con il lettore. Il periodare è, in qualche caso, lungo e complesso, quasi come un'operazione mimetica del flusso parlato; ma lo scrittore riesce a interromperlo con abilità quando vuol dare spazio a nuove esigenze espressive. Un'altra opera di Genovese è *Lo specchio di Morgana*, terzo volume della trilogia, che racconta il quinquennio vissuto nei due licei della città (*La Farina* e *Maurolico*), da lui frequentati negli anni Cinquanta. La narrazione, con elegante ironia, assume un atteggiamento ideologico-corrosivo verso gli eventi del decennio del secondo dopoguerra, con forti venature di

pessimismo per l'uomo e soprattutto per le istituzioni. Teatro degli eventi è ancora Messina, dove un giovane - l'autore - è alla ricerca tumultuosa di se stesso, alla scoperta del proprio corpo e della propria identità. Tra la statua di Nettuno e quella della Madonna benedicente corre un filo sottile e perverso, un legame che non significa solo simbiosi di sacro e profano, ma pure mutazione storica e antropologica, trionfo e al tempo stesso disfacimento di ogni mito; un filo che diventa strumento privilegiato di analisi dei mali della città. Ma la quinta più sofferta di questo teatro è ancora una volta Giostra, il quartiere popolare di Messina, metafora delle disarmonie del cosmo: nella mente del protagonista brucia il degrado antico delle case Caputo e Campanella, col rito quotidiano e ossessivo dello svuotamento, altre ricordato, dell'orinale nella ciumara. Genovese porta in quest'opera le stigmate di una messinesità primordiale ("lo stretto era la mia cicatrice primale, soffrivo di quella frattura di cui la terra aveva sofferto [...] era il mio ritorno alle origini nel caotico imbricarsi delle placche terrestri"), un dramma il cui scioglimento è solo nel germe lirico di un amore inattingibile, materializzato nella luce e nella grazia di una liceale, sinuosa atleta ma pure ninfa del mare, anadiomene e splendente come un'anfora ("mai più nella mia vita uno sguardo così intenso, sorpreso e mite, un sorriso così benevolo, si poserà su di me, a cui gli dei malvagi dello stretto hanno dato in sorte di trasformarmi in una statua di sale, nei momenti più decisivi della mia esistenza"): sensazioni di stupore e immagini che affiorano dal fondo del cuore, continuamente cangianti, riflesse come sono nello specchio di Morgana.

Telefonare a Cattafi

*telefonare a Cattafi
risponderà la solita voce
imbronciata di bimbo
spaurito (scrive beve birra
o cerca l'altra faccia del cuore
nel ritmo dell'insetto
stordito una qualche
memoria dell'anima?)*

*telefonare a Cattafi
bastano poche parole
lo scatto della sua voce
(quel nostro torpido latte
com'è sempre aggressivo
in cerca d'avventure interiori
o di finzioni pietose)
al nuovo fuggiasco del Sud*

*è certo testimonianza Cattafi
domani toccherà ad altri
illudere altre illusioni
le nostre tramontate
a qualcuno che scuota
con più forza le nostre radici
di bestie sonnolente*

(A.G., *Odissea minima*, Milano 1964)